

# Les Gardiens de Nulle-Part

Epreuves numériques

JEAN-MICHEL PAYET

# Balto

Les Gardiens  
de Nulle-Part

Epreuves numériques



*l'école des loisirs*  
11, rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>

*Pour Florence Barrau*

Epreuves numériques

© 2021, l'école des loisirs, Paris  
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications  
destinées à la jeunesse : juin 2021  
Dépôt légal : juin 2021  
Imprimé en France par XXXX  
à XXXX

ISBN 978-2-211-31383-4

*Les deux personnages qui se trouvaient en face de lui  
avaient le visage recouvert d'un masque de caoutchouc  
percé à la place des yeux...*

Gustave Le Rouge  
*Le Mystérieux Docteur Cornélius*  
4<sup>e</sup> épisode : *Les Lords de la Main Rouge*  
1912

Epreuves numériques

## Cape noire et chapeau claqué

mercredi 8 juin 1921

Dès que j'aperçois les flèches rouge et or qui fanfaronnent au loin, mon estomac se noue. J'ai la pétoche et pourtant je continue.

Petit à petit le chapiteau se dresse devant moi, grande tente majestueuse rayée de blanc. Le cirque Sampiano se prépare pour sa représentation de l'après-midi. De loin, il en jette. De près, c'est une autre affaire, certaines des roulottes ne dépareilleraient pas dans la Zone et la tente a été rapiécée plus souvent que le fond de mon futsal. Mais c'est comme partout : la misère, on la cache avec des sourires. Sur les câbles, on a accroché des lampions en guirlandes qui parent l'esplanade d'un air de fête. N'empêche, la frousse ne me quitte pas. Une foule familiale se presse à la caisse tandis que de l'autre côté, entre les cages et les coulisses, on s'active, on aligne des chevaux ornés de plumes, on déplace des cerceaux, on raccorde un maquillage ou l'on ajuste un costume de lumière. Moi, je viens voir Marcel. Un pote, un vrai, et même plus que ça.

J'avise un costaud, maillet au bout des bras, achevant d'enfoncer un pieu.

– 'lut, je dis.

– Han!

– Je cherche Marcel.

– Han!

À chaque coup de sa masse, il pousse un soupir, m'ignorant royalement.

– Marcel, je répète un peu plus fort. Je peux le trouver où?

Semblant soudain me découvrir, il se contente de me désigner du menton une fille jeune, tutu et bas résille, toute charmée de strass et de paillettes, occupée à natter la queue d'un bel alezan.

– Han! ajoute-t-il.

Je le remercie d'un signe de tête et m'approche de l'artiste. Une écuyère.

– Marcel? je demande. Je voudrais lui parler. Je suis un copain.

Son regard me balaie des pompes à la casquette.

– Bonjour, dit-elle avec la volonté affichée de m'apprendre la politesse.

– Bonjour, oui. Mais je suis assez pressé.

– Ça tombe bien, nous aussi. Parce que, comme tu ne le vois peut-être pas, nous préparons un spectacle, là. Lever de rideau dans vingt minutes, alors les Marcel et les Mimile ont d'autres chats à fouetter que d'aller bavasser avec leurs vieux potes.

– J'en ai pour deux minutes. Même pas.

– C'est pour gratter une place à l'œil?

– Le cirque? J’aime pas ça.  
– Ben au moins t’es diplomate, Toto.  
– Je m’appelle Balto.  
– Moi, je ne m’en vanterais pas. D’ailleurs, ça n’arrange rien à ton histoire. Et puis d’abord, Marcel, tu viens de lui parler...

Elle me montre le costaud au maillet avant de préciser :

– J’en connais pas d’autre.  
– Il a quitté le cirque Sampiano? Je veux dire, le mien...  
– Peut-être. Il faisait quoi, ton Marcel?  
– Homme de piste. Mais, à ce qu’il paraît, il a viré magicien.  
– Prestidigitateur, tu veux dire?  
– C’est ça.  
– Va voir Fresco là-bas.  
– Qui?  
– Fresco Rascobaldini! Cape noire et chapeau claque en train de causer avec le beau trapéziste...

Je la remercie de deux doigts portés à mon front (j’ai appris la politesse). De loin, le dos de ce Fresco ne me semble pas tout à fait inconnu. Il enfile des gants blancs, glisse trois foulards dans sa manche et un pigeon dans son gibus, tout en jaspinant avec un type en collants et poignets de force.

– Marcel? je risque une fois encore.

Pas de réaction.

– C’est toi? j’insiste.

Le prestidigitateur se retourne, méfiant. Puis son visage s’éclaire :

– Balto! Mon poteau! Qu’est-ce que tu viens trafiquer ici?

– On peut se parler? Ça urge.

– Attends. Je règle un truc avec Livio. Il est trapéziste.

L'autre me dévisage sans un sourire ni un mot, brun, œil sombre, visage en sifflet, lèvres gourmandes. Je lui rends son regard sans concession, ni agressivité, ni rond de jambe.

– Hé! J'aime que mes amis soient amis! intervient Marcel. Livio, Balto. Voilà, les présentations sont faites. Et sachez-le, vous êtes deux types à la coule puisque vous êtes mes copains!

Livio me tend la main, je la serre. Elle est franche et nette. Je m'écarte pour les laisser conclure, puis, deux minutes plus tard, Marcel revient vers moi, m'attrape par le bras, et jette un coup d'œil circulaire avant de m'entraîner sous le chapiteau, dans l'ombre des coulisses.

– Des types cherchent des noises à Livio alors que c'est le type le plus droit que je connaisse, explique-t-il. Et toi? Ça tourne?

Je lui réponds d'une grimace. Marcel a déjà compris, il y a de la mélasse dans les tuyaux. Entre des tabourets bariolés et des massues de jonglage, je lui raconte :

– Albert te cherche.

– Quoi?

Je comprends sa surprise. Avant de s'envoler sur les routes de notre belle France pour faire disparaître des foulards et apparaître des lapins blancs, Marcel avait trempé dans une histoire pas claire, une partie de cartes qui lui avait rapporté un joli fricot. Or voilà-t-y pas qu'Albert, mauvais perdant, s'était mis en tête qu'on l'avait roulé dans la farine. Faut dire que Marcel a toujours été réputé pour savoir faire danser ses dix doigts sous nos yeux sans qu'on y voie que pouic. Bref, Albert,

qui a le cerveau bas et la rancune tenace, s'est toujours juré que tôt ou tard il coincerait mon pote afin de lui expliquer sa façon de penser à coups de barre de fer. Rien que ça.

– Cette vieille histoire ? s'étonne Marcel.

– Le bruit a vite couru dans la Zone que tu étais de retour, alors j'ai préféré te prévenir...

– T'es un frère, Balto. Mais j'ose croire que, même sans cette histoire, tu serais quand même venu pour m'embrasser et m'applaudir.

– Humpf. Tu sais, moi, la musique taratzimboumante, les trapézistes et les Monsieur Loyal, ça me navre. Et puis...

Là, j'hésite à lui avouer ce qui me colle une pétoche à m'en saligoter le grim pant. C'est vrai, on a son honneur. Mais bon, je mange le morceau :

– Les clowns, je dis. Ils me flanquent la frousse. Depuis toujours. C'est ballot mais c'est comme ça. Alors boire un coup avec tézigue, pas de problème, mais côtoyer des Auguste ? Chez Bobèche !

Marcel fronce les yeux et force un sourire :

– Je t'ai, je ne te lâche plus. Le spectacle va commencer dans pas longtemps et il faut que je m'active, là. On va te trouver une place dans les gradins, une bonne, on se voit après et on décide.

– J'aime pas le cirque, je dis.

– On s'en tamponne. Ici, dans les coulisses, tu gênes. Et puis il faut bien que tu admires au moins une fois dans ta pauvre vie le Grrrand Fresco Rascobaldini dans son célèbre numéro !

– J'ai hâte...

Le chapiteau se remplit de mêmes hilares et de parents ravis. On m'a collé à une place d'honneur d'où je vois tout et même mieux que ça, ce qui me permet de rester vigilant : à chaque entrée du public, je scrute l'arrivée possible d'un zonard à la solde d'Albert, mais ici, c'est de la famille qui se presse, pas du violent. Pourtant je les détaille. Ce couple : un marlou et sa copine ? Peut-être pas. Et ce solitaire : un pégriot commandité par Albert ? Non, il est rejoint par trois autres. Quoi que... Je doute, je frémis, je zieute, mais personne ne se soucie de moi. Bon. Au-dessus de l'entrée des artistes, un petit orchestre attaque ses flonflons tandis que ma belle écuyère de tout à l'heure passe dans les rangées pour vendre des sucettes et des caramels. Lorsqu'elle arrive à ma hauteur, elle me tend un sachet de berlingots multicolores agrémenté d'un clin d'œil :

– Cadeau de la maison... et de Maisie !

Ce qui doit être son nom, mais avant que j'aie pu le lui demander, elle s'est éclipmée. Je me retrouve avec ces bonbons que le gamin à ma droite dévore des yeux.

– T'aimes ? je demande.

Il acquiesce, les yeux ronds. Je lui file le paquet, pile au moment où une trompette annonce le début du spectacle. C'est parti. Zim ! Boum ! Clairons et tambour ! Je dois m'enquiller des jongleurs, des trapézistes, des équilibristes, puis Miss Berlingot debout sur un cheval blanc, agile, souple, spectaculaire. Franchement chouquette, faut dire ce qui est. Entre les numéros : des clowns, ma terreur. Leur tarin rouge, leur costard à carreaux et leur gueule de raie barbouillée de plâtre m'obligent à fermer les yeux lorsqu'ils surgissent sur la piste.

Le public, lui, apprécie. Je dois encore supporter un numéro de chiens savants et les efforts d'un couple de funambules avant que, roulement de tambour, Monsieur Loyal annonce le numéro de Fresco Rascobaldiniiii! On baisse les lumières, musique envoûtante et mystérieuse, Marcel pénètre sur la piste en sortant des foulards de son chapeau, et, chaque fois qu'il les lance vers le public, ce sont des fleurs qui arrivent dans les mains des spectatrices ravies. Et puis il enchaîne ses manipulations, fait naître des colombes d'un mouchoir, sépare des anneaux inextricablement liés. Il a parcouru du chemin, mon copain, depuis la Zone! Je raconterai plus tard. La foule est en extase, mystifiée et ravie. Soudain la musique change de registre, plus tendue, plus inquiétante. On approche du clou de son numéro. Les garçons de piste poussent une armoire d'or qu'ils immobilisent au centre. Marcel... enfin Fresco s'en approche et ouvre les portes et Maisie en sort, toute en voiles et en sourire. Elle salue à droite, elle sourit à gauche avant que le Grrrand Fresco s'empare de cordes bien épaisses et la ligote, apparemment soigneusement. En s'activant, il sert un baratin destiné à détourner l'attention du public. Moi, j'ai hâte que tout cela soit fini et qu'on se retrouve autour d'un bock. Mais non, il prend son temps, il peaufine. Ça fait partie de son numéro, aiguïser l'intérêt des spectateurs. Il demande même à l'un d'entre eux de venir vérifier la solidité des nœuds. Le type confirme, et Maisie, élégante comme un saucisson, salue avant qu'on la porte dans l'armoire, que l'on ferme et entoure de chaînes avant de les cadenasser sans vergogne. Puis Fresco s'éloigne de ce meuble d'or, s'empare d'un grand cerceau pourvu d'un tissu noir, se place au centre de la piste,

roulement de tambour à nouveau, et demande au public de compter avec lui : UN ! Il sourit, DEUX ! Il lève le cerceau, TROIS ! Il disparaît derrière le tissu. Le roulement de tambour monte en puissance, et d'un coup le tissu retombe, révélant Maisie, toute en grâce et en sourire. Applaudissements du public, ravi.

Mais le numéro n'est pas terminé.

Avec une élégance de ballerine, elle s'approche de l'armoire, esquisse deux entrechats, prend le temps de tourner autour, et l'on devine que, à l'intérieur, Marcel se démène pour prendre sa place fissa-fissa, on s'en doute et pourtant on demande à voir. À croire. Comment ont-ils pu réaliser ça ? Elle ouvre le cadenas, écarte les chaînes, virevolte, puis s'attaque à l'armoire, une porte, l'autre, et là, elle pousse un cri. Un cri terrible. La musique s'arrête net. Je vois, au fond de l'armoire, mon pote, Marcel, affalé, le front badigeonné de rouge, un long couteau saillant de sa poitrine.

Noir dans la salle.

## Un convoi mortuaire

Mort. Marcel est mort. Assassiné. Au cri de Maisie, je bondis sur la piste et accompagne les artistes qui emportent corps et armoire dans les coulisses tandis que le patron du cirque pousse les clowns à occuper le public, tentant de suggérer que cette mise en scène macabre fait partie du numéro. Le spectacle doit continuer, et surtout, il ne faut pas avoir à rembourser un public choqué! Re-Zim! Re-Boum! L'orchestre repart de plus belle. Marcel est mort poignardé. J'espère un temps qu'un secours rapide, un médecin dans la salle... Mais non, tout est joué. Marcel est mort. L'assassin savait où frapper. Mais qui est-il? Comment a-t-il pu faire? Ce sagouin devait connaître le truc de l'armoire. Dans les coulisses, il s'est sans doute mêlé aux artistes, peut-être s'était-il costumé? Un membre de la troupe? Sans doute n'est-il pas loin? Je questionne, je m'agite et on commence à me regarder bizarrement. De fait, je suis l'inconnu, le gugusse qui s'est pointé tout à l'heure, vous savez, pour demander à parler à... la victime... Les regards se font nettement plus soupçonneux. «J'étais dans les gradins! je plaide, Maisie peut en témoigner!» Mais Maisie

est dans les choux, en larmes, là-bas, effondrée. Et puis ça ne prouve rien, ils disent, je pourrais bien être un complice... Des gros bras m'encadrent déjà: on a fait prévenir la police qui démêlera tout ça. On me demande fermement de m'asseoir sur une caisse, là. Sous le chapiteau, la fanfare redouble d'énergie.

On a allongé le corps sur une bâche et deux arpettes tendent un drap par-dessus. À l'instant où son visage va disparaître pour toujours, je vois mieux cette marque rouge sur le front de mon pote. Contrairement à ce que je pensais, ce n'est pas du sang mais un maquillage écarlate formant une lettre, un «M». Une signature? Sur ma caisse, je cogite. Albert coupable? Ça ne tient pas la route. Je ne le vois pas s'amuser à marquer ses victimes, revendiquer un crime et risquer de se retrouver au trou jusqu'à perpète ou, avec ses antécédents, directement avec la tête dans le panier, couic. Son but était de mettre la main sur Marcel, lui flanquer l'avoine du siècle et lui faire cracher ses picaillons, pas de l'envoyer au jardin des refroidis. Derrière, sous le chapiteau, les numéros s'enchaînent. Le public ne semble pas avoir bien compris ce qui s'est passé. Je vois le coup où, lorsque ces messieurs de la boutique vont débouler avec leurs képis soupçonneux et leurs moustaches réglementaires, ils vont d'abord se payer le plaisir de m'emmener au bal pour me cuisiner pendant des heures. Un zonard, par définition, c'est suspect, j'ai l'habitude. Et comme il n'est pas question que je leur raconte pourquoi je suis venu, Albert et tout le bazar (j'ai mon honneur, je ne suis pas une casserole), ils auront tôt fait de me garder sous le coude pour me faire porter le chapeau. Mieux vaut un innocent sous les verrous

que pas de suspect du tout, vieil adage de poulet. Résultat, l'assassin se sera envolé, Marcel se retrouvera six pieds sous terre, et mon copain ne sera pas vengé. Donc, il faut que je me carapate. Et fissa. Mais avec les deux tas de muscles qui m'encadrent, l'affaire s'emmanche mal. Je les regarde, les uns après les autres, et je lâche :

– On ne peut pas le laisser là.

– Que veux-tu dire ?

– Par respect pour un artiste mort sur la piste, vous pourriez au moins le déposer à l'abri dans une de vos roulottes.

Je les ai ébranlés. Le respect, chez eux, ça compte. Avant qu'ils aient pu réagir, je me lève et vais glisser mes mains sous les épaules de Marcel, puis je les dévisage les uns et les autres pour voir qui va m'aider. Le lanceur de couteau réagit le premier, puis un des costauds, et un trapéziste. Nous voyant prêts à l'emporter, Maisie se lève, se mouche et marche derrière nous, achevant de transformer mon initiative en convoi mortuaire. Manque des fleurs. C'est une idée.

– Faut des fleurs, je dis une fois que Marcel a été allongé sur une banquette aux allures gitanes. Je sais où en trouver.

– Rigolo, me dit un des costauds. Tu veux prendre le large.

Ce n'est pas une question.

– Écoutez, je dis. Marcel, c'était mon pote, mon frère même. Ça me fait mal de voir ça, mais je n'y suis pour rien, et, si je peux, je préfère éviter de croiser les poulets. Avec eux, ça se termine toujours en boudin.

Ma plaidoirie ne convainc personne. C'est alors que, sortant du chapiteau, apparaît Livio, drapé dans une cape d'argent, front luisant de sueur, souffle court. Il m'observe, dévisage

chacune des personnes présentes, puis, pour la première fois depuis mon arrivée, j'entends sa voix :

– Balto est innocent, il dit. Et s'il veut éviter les flics, c'est qu'il a ses raisons.

Son intervention provoque un flottement chez ses collègues. Je devine qu'ici sa parole a du poids. Toujours de la même voix posée, il me dit :

– Je trouverai celui qui a fait ça. Et il paiera.

– On est deux, je réponds. Marcel ne partira pas comme ça.

Pour la seconde fois de la journée, il me serre la main, et cette fois-ci, nous le savons l'un comme l'autre, c'est un pacte, un contrat qui n'a pas besoin de papier. Puis, je ressors lentement de la roulotte, tourne derrière les cages aux fauves, et je m'éloigne.

Non, Marcel ne partira pas sans être vengé.

## Un litron de bouillon tout fumant

Marcel, faut que je raconte.

C'était il y a cinq ans, en 1916. Pendant la guerre, donc. Cette année-là, l'hiver a montré les dents, la neige s'est installée au cours du mois de février et, dans la Zone, les robinets gelaient sur pied. Au fond de la roulotte, on empilait les couvertures, et Madame Gambette, pas bien solide, se faisait du mouron pour Victor, son aîné parti sur le front, priait son Dieu de lui épargner les shrapnels des boches, sans se soucier d'elle et de sa santé vacillante. Madame Gambette, c'est ma quasi-mère, et Victor, son fils, est donc mon frère. Quant à la Zone, c'est cette bande de misère qui ceinture Paname et qui recueille tous ceux dont la capitale ne veut plus, un paysage de planches vermoulues, de tôle ondulée et de bouillasse permanente où chacun se bat pour trouver de quoi becqueter au quotidien. Moi, pour croûter, j'ai la reprise, et pour la façade, je tresse des paniers en osier. Pour la reprise, j'expliquerai plus tard. Je reviens à mon histoire, à Marcel : un matin de cet hiver 1916, donc, alors que je vendais mes paniers sur le boulevard,

deux poulets en pèlerine se sont mis en tête de me chercher des noises, prétendant que je n'avais pas les papiers qu'il fallait pour me livrer à ce type de commerce, qu'ils disaient, qu'à dix berges j'étais trop jeune pour ça, et patati et patala. Ils m'ont suffisamment chauffé la rate pour que je devienne impoli, et même carrément grossier, chacun ses défauts. Ça ne leur a pas plu (le poulet est parfois susceptible), et mes noms d'oiseaux m'ont valu trois jours au gnouf à me geler les fesses en bouffant leurs fayots.

Lorsqu'ils m'ont relâché, j'étais pas beau à voir. Lèvres bleues, dents qui claquent et front qui brûle, je m'étais chopé une saleté de virus qui rôdait dans Paname et ses alentours. Mortelle qu'on la disait cette grippe sournoise, et il y en avait plus d'un qui se retrouvait à boulotter les pissenlits par la racine. De plus, j'étais bien inquiet pour Madame Gambette, qui devait se demander où j'étais passé pendant tout ce temps. Du poste jusqu'à la roulotte, j'ai titubé comme un poivrot en rêvant de m'allonger sous les couvertures et de me faire dorloter avec une boisson chaude. Mais lorsque je suis arrivé, j'ai découvert Madame Gambette au lit, toute pareille, frissonnante, bouillante, franchement mal foutue, et moi, je n'avais rien à lui donner à manger ni à boire. Quant aux voisins, enfin ceux qui n'étaient pas partis faire la leçon aux boches, on n'en voyait pas la queue. Je me suis dit alors : « C'est bête, c'est comme ça que nous allons claquer, une grippe et le garde-manger vide. »

C'est à cet instant qu'a déboulé Marcel. Il tenait sous son paletot un litron tout fumant de bouillon qu'il nous a servi dans des tasses après nous avoir bordés comme des mômes.

Il m'a raconté que le bouche-à-oreille de la Zone l'avait averti. Deux jours qu'il venait nourrir Madame Gambette, lui passer un peu d'eau sur le front et rajuster ses couvertures. Le bouillon, je n'ai jamais su où il le préparait, mais pendant une semaine il a continué, s'est pointé deux fois par jour, sourire aux lèvres et potage en bandoulière, et je dis que ce garçon nous a sauvé la vie. Voilà. Sale grippe, sacré Marcel. Après, bien sûr, il est resté un frangin. À la vie, à la mort. Et comme nous avions le même âge, nous avons fait les quatre cents coups sur les fortifs, puis, avec le temps, chacun a pris son chemin sans que nous ne nous perdions de vue.

Marcel, c'est... c'était un malin, un habile, pas le genre à bricoler des paniers d'osier comme moi ou à perdre ses nuits à pratiquer la reprise (oui, j'expliquerai plus tard), et chiffonnier, non plus, il n'a jamais eu la vocation. Son truc ç'a été les cartes. Tadeusz, un copain de la Zone, lui a appris comment jongler avec ses doigts. Il avait tout de suite senti que Marcel, ce serait son truc, et comme Tadeusz est un type qui sait tout faire, il lui a appris à se dépatouiller avec des as, des trèfles et des carreaux. Le bonneteau sur les boulevards. Simple : on retourne un carton, on jongle avec trois as, deux noirs, un rouge, hop ! hop ! hop ! On demande au badaud où est le rouge : s'il le trouve, il gagne le billet, sinon, il le perd. Faut pas chercher le truc : le jobard perd à tous les coups. Un taf pas crevant, il faut juste être habile de ses doigts et rapide sur ses guibolles pour échapper à la ficaille ou au gogo pas content de s'être fait estamper. Évidemment, ce genre de boulot ne te fait pas que des amis, alors Marcel s'est diversifié. Il a appris à jongler sur les places, à pousser la goulante pour faire tomber

des pièces dans les cours d'immeuble, et à glisser ses mains dans les fouilles des voyageurs de bus. On se débrouille comme on peut pour faire chauffer la marmite, surtout que ses vieux avaient déjà ravalé leurs bulletins de naissance à l'époque et qu'il se retrouvait seul sur le carreau. Heureusement pour lui, l'avait pas les deux pieds dans le même sabot. Lorsque Albert a trouvé que la partie de cartes qui l'avait plumé n'était pas blanc-blanc, il est venu voir Marcel avec des éclairs de tueur dans le regard et une barre de fer dans la main gauche. Et comme mon pote n'a pas voulu céder face à un mauvais perdant, Albert l'a mal pris et la peignée qu'il lui a collée lui a fêlé une côte et brisé le reniflant. Marcel s'est remis de l'histoire en venant se planquer dans notre roulotte, et j'étais pas peu fier de pouvoir lui venir en aide à mon tour. Mais comme l'Albert ne désarmait pas et tenait à récupérer sa mise et ses intérêts, mon pote a rassemblé ses talents, ses dés, ses cartes et sa joie de vivre avant de décarrer du secteur. Un cirque de passage l'a embauché, garçon de piste : donner la paille aux bestiaux, assister les artistes. Et puis, très vite, ses talents l'ont propulsé avec une cape flamboyante pour parader sur la piste aux étoiles.

Seulement, voilà : un cirque, ça roule, ça tourne et, un beau jour, ça revient à son point de départ...